

## Un résistant en chambre noire

Rose-Marie Pagnard, *Le Temps*, samedi 19 août 2006

Qui est W. F. Hermans ? Selon un de ses étudiants, « un grand écrivain, obsédé comme la majorité des intellectuels de son pays par toutes les interrogations nées du fait de l'occupation allemande des Pays-Bas pendant la Seconde Guerre mondiale. Comme Harry Mulisch, J.C. Grøndahl, Adriaan van Dis, etc. En tant qu'homme et professeur, la réputation d'Hermans est ici celle d'un être difficile, pointilleux à l'extrême. » L'éditeur français de *La Chambre noire de Damoclès* (*De donkere Kamer van Damokles*, 1958) indique pour sa part que Hermans avait interdit la traduction de ses romans dans les années 1960, après quelques parutions en français et en allemand insatisfaisantes. Né à Amsterdam en 1921, Willem Frederik Hermans avait le même âge que Henri Osewoudt, le personnage principal de son roman, lorsque, le 10 mai 1940, l'armée allemande occupa la Hollande. C'est à ce moment que l'histoire d'Osewoudt s'engage dans les voies de la Résistance. Grâce à la fantaisie flamboyante et totalement inédite de Hermans, Osewoudt fait sur le lecteur une impression inexplicable, on croit le connaître et il prend une autre apparence, on l'imagine perdu et il réussit à glisser entre les mains armées des SS. C'est le petit Osewoudt, refusé par l'armée à cause d'un demi-centimètre manquant, blond pâle, imberbe, une voix de castrat, fils d'un marchand de tabac. Quand il a douze ans, sa mère, dans un accès de folie, assassine son père ; l'enfant est placé chez son oncle où sa cousine Ria, de dix ans son aînée, l'initie à l'amour, un amour sans joie qui pourtant les conduit au mariage. Un jour, les Allemands sont là. À Voorschoten, où Osewoudt a repris la boutique paternelle, Ria trompe son mari avec le fils du droguiste et ami des nazis, quelques uniformes ennemis traversent la vie du quartier, la guerre met un rideau noir aux vitrines. Un jour, arrive dans la boutique un lieutenant hollandais qui demande à Osewoudt de lui développer des photos. La chose en soi ne serait pas extraordinaire si cet homme, qui dit s'appeler Dorbeck, ne ressemblait comme un jumeau à Osewoudt, même taille, mêmes traits du visage, mais des cheveux noirs et une voix puissante.

Cette rencontre constitue le passage essentiel du roman, on y perçoit une couleur étrange et le ronronnement d'une machine implacable commençant doucement à fonctionner. « Osewoudt remarqua que (les yeux) du lieutenant étaient exactement au même niveau que les siens. Ces yeux gris-vert qui l'observaient, c'était à croire qu'ils voyaient quelque chose de singulier en lui. Jamais encore des yeux ne l'avaient inspecté de cette façon, excepté quand lui-même se regardait dans la glace. » Ria, qui a vu le visiteur, dit que ce dernier ressemble à Osewoudt comme le négatif d'une photo ressemble au positif. La ressemblance physique, les photos, ajoutées à l'admiration éblouie, aveugle, qu'Osewoudt porte à Dorbeck, vont désormais engendrer sa vie de résistant et, dans un retournement affolant des événements, créer sa fin. La construction du roman, qui laisse une grande place aux dialogues, est celle d'un thriller psychologique. Dans la clandestinité, Osewoudt accomplit les missions les plus folles, toutes commandées au moyen de billets, téléphones, passeurs mystérieux... par Dorbeck (lui semble-t-il), qui ne se montre plus. À la libération, Osewoudt est arrêté par ses compatriotes et interné dans le camp de Achste Exloërmond, pour collaboration avec les Allemands. « Même la lumière me laisse tomber [...] je suis prisonnier de mon apparence », dit-il quand toutes les tentatives pour prouver ses activités de résistant (et surtout l'existence de Dorbeck devenu introuvable, mort ou vif) auront échoué. Est-il héros ? Martyr ? Qu'est-ce que la patrie ? Est-il un affabulateur qui se serait identifié à son double glorieux ? Dans sa prison, on lui fait développer une pellicule retrouvée avec son Leica, l'espoir de voir Dorbeck et lui ensemble sur une photo suffirait à sa libération. Ici, le cœur se serre, l'esprit se vide de toute certitude, pauvres Osewoudt, pauvres hommes fauteurs et victimes des guerres ! Dans une note ajoutée au roman en 1971, Willem Frederik Hermans cite Wittgenstein : « Je puis le chercher s'il n'est pas là, mais je ne puis le prendre s'il n'est pas là. »